

CHAPITRE 1

Le tabou moderne ne porte pas toujours
un panneau « interdit »

Il dit ça presque par accident.

La conversation parlait d'autre chose. Une histoire de loyer trop cher, de voisins bruyants, de papiers administratifs, de fatigue au travail. Une conversation ordinaire, donc déjà pleine de petites défaites que chacun transporte sans les sortir entièrement du sac. Puis quelqu'un demande pourquoi il a quitté son appartement aussi vite. Il répond d'abord avec une formule vague. « C'était compliqué. » Tout le monde connaît cette phrase. Elle sert à ne pas entrer. Elle sert aussi, parfois, à vérifier si quelqu'un tiendra la porte ouverte.

Personne ne relève vraiment.

Alors il ajoute, d'une voix plus basse : « En fait, mon ex me frappait. »

La phrase tombe sur la table avec une indécence étrange. Pas parce qu'elle est obscène. Parce qu'elle n'était pas prévue. Elle ne rentre pas bien dans la scène. Les verres restent suspendus. Une fourchette racle une assiette. Quelqu'un baisse les yeux vers son téléphone, comme si une notification imaginaire venait de sauver l'humanité d'un contact trop direct avec le réel.

Personne ne dit : « Ça n'existe pas. »

Ce serait trop brutal. Trop ancien. Trop identifiable.

Quelqu'un dit plutôt : « Oui... enfin... tu veux dire qu'elle était violente verbalement ? »

Un autre tente : « Il faut faire attention avec ces sujets-là. »

Une troisième personne, pleine de cette prudence qui ressemble parfois à une serviette posée sur une flaque de sang, ajoute : « C'est rare quand même, non ? »

Puis la conversation se déplace. Doucement. Presque avec tendresse. Comme on pousse une chaise pour ne pas qu'elle bloque le passage. On parle du logement. Du stress. De la difficulté des séparations. Du fait que les relations peuvent être toxiques. Le mot « toxique » arrive toujours très vite quand on veut éviter des mots plus précis. Il a l'avantage d'être à la fois grave et flou. Une bénédiction moderne.

L'homme n'est pas contredit.

Il n'est pas cru non plus.

Il est laissé là, au milieu d'une reconnaissance suspendue. Sa phrase a été entendue, mais elle n'a pas eu le droit de peser. Elle n'a pas été interdite. Elle a été amortie.

C'est exactement ainsi que fonctionne beaucoup de tabous modernes.

Ils ne se présentent pas avec un panneau rouge, une interdiction claire, une injonction brutale au silence. Ils n'ont pas toujours besoin de dire « tais-toi ». Ils sont plus propres que cela. Plus adaptables. Plus élégants. Ils savent se camoufler dans des expressions raisonnables, des appels à la nuance, des demandes de contexte, des prudences morales et des silences polis.

On ne nie pas forcément.

On ralentit.

On reformule.

On éloigne.

On réduit.

On classe.

On transforme une réalité concrète en cas particulier, en sujet sensible, en exception, en chose compliquée qu'il faudrait examiner plus tard, ailleurs, autrement, avec des gens mieux formés, des mots plus propres, un cadre plus approprié, une lumière moins directe.

Le vieux tabou ressemblait à une porte verrouillée.

Le tabou moderne ressemble souvent à une porte ouverte devant laquelle tout le monde se met à expliquer qu'il serait plus prudent de ne pas entrer tout de suite.

La différence est importante.

Une interdiction se voit. Elle a des contours. Elle crée parfois même une résistance, parce qu'elle révèle le pouvoir qui la porte. Lorsqu'un sujet est explicitement censuré, chacun sait qu'une force veut l'empêcher d'exister publiquement. La brutalité de l'interdit a au moins cette qualité : elle montre ses dents.

Le tabou moderne, lui, préfère les dents blanches.

Il accepte le sujet dans l'espace public, mais à condition qu'il reste gérable. Il peut même lui offrir une place officielle. Un slogan, une campagne, une journée dédiée, une rubrique, un rapport, un débat, une brochure avec des pictogrammes propres. Le sujet existe. On peut donc prétendre qu'il n'est plus tabou. C'est très pratique. Une société adore pouvoir dire qu'elle a dépassé un problème parce qu'elle a appris à le nommer sans trembler.

Mais nommer n'est pas reconnaître.

Reconnaître n'est pas prendre au sérieux.

Prendre au sérieux n'est pas réparer.

Un tabou moderne peut donc survivre au milieu des discours censés le combattre. Il peut traverser les plateaux télévisés, les communiqués institutionnels, les publications militantes, les conversations de travail, les modules de sensibilisation, sans jamais être réellement affronté dans ce qu'il impose de déplacer. Il ne disparaît pas parce qu'on parle de lui. Il change seulement de forme. Il passe de l'interdit frontal à l'acceptation conditionnelle.

C'est là que commence la mécanique.

Une société peut parler de violences domestiques tout en laissant certains profils de victimes dans l'ombre. Elle peut reconnaître la souffrance masculine tant qu'elle reste abstraite, statistique, presque décorative. Mais si un homme concret dit qu'il a été frappé, humilié, contrôlé, terrorisé par une femme, quelque chose se dérègle. Il ne correspond pas à l'image

installée. Il dérange la carte morale. Il impose de penser plus finement que les affiches. Et penser plus finement fatigue beaucoup de monde, surtout ceux qui aiment les causes bien rangées.

On ne lui dit pas nécessairement qu'il ment.

On lui demande seulement de prouver plus vite, plus proprement, plus solidement. On cherche les circonstances. On inspecte sa force physique, son ton, son comportement, sa masculinité. On se demande pourquoi il n'est pas parti. Question magnifique, d'ailleurs, que l'on pose à beaucoup de victimes avec une innocence assez remarquable, comme si les prisons les plus efficaces avaient toujours des barreaux visibles et une sortie éclairée.

Le tabou moderne ne nie pas toujours les hommes victimes. Il les autorise sous une forme lointaine. Un article. Une statistique. Un sujet de société. Mais face à un homme précis, assis là, avec son malaise, son histoire, ses contradictions, son éventuelle honte, la salle devient plus froide. La réalité quitte le concept. Elle demande une place. Et c'est souvent à ce moment-là qu'une société découvre soudain son amour pour la nuance.

« Attention à ne pas généraliser. »

La phrase peut être juste. Elle peut aussi être lâche.

Tout dépend de ce qu'elle empêche.

Si elle empêche de transformer un cas en loi universelle, elle est utile. Si elle empêche de regarder un cas parce qu'il abîme une loi morale confortable, elle devient un couvercle. Beaucoup de tabous modernes adorent les couvercles bien polis.

La maladie invisible fonctionne de la même manière.

Personne ne dira officiellement qu'une douleur doit se voir pour exister. Ce serait indéfendable. Les discours contemporains sont pleins d'appels à l'écoute, à la prise en compte, à la reconnaissance des handicaps invisibles, à la complexité des parcours de santé. Tout cela existe. Tout cela compte. Tout cela peut même aider.

Puis une personne malade chronique arrive dans une pièce.

Elle marche aujourd'hui. Elle sourit peut-être. Elle a fait un effort pour être présentable. Elle a répondu à ses messages. Elle a eu, par hasard, deux heures de moins mauvaise forme. Et quelqu'un dit : « Mais tu as l'air bien. »

Phrase minuscule. Phrase ordinaire. Phrase presque douce. Pourtant elle contient un tribunal entier.

Elle signifie : ton apparence contredit ton récit.

Elle signifie : ta douleur doit se justifier devant mon regard.

Elle signifie : je reconnais l'idée générale de la maladie invisible, mais ton cas précis me demande un effort que je n'avais pas prévu.

Là encore, personne ne dit : « Ça n'existe pas. »

On dit : « Tu es sûre que ce n'est pas le stress ? »

On dit : « Tu devrais bouger un peu plus. »

On dit : « Moi aussi je suis fatigué. »

On dit : « Les médecins n'ont rien trouvé ? »

On dit : « Il faut rester positive. »

Cette dernière phrase mérite une place spéciale dans le petit musée des violences polies. Elle arrive souvent enveloppée de bonnes intentions, comme beaucoup de choses pénibles. Elle semble encourager. Elle rappelle surtout à la personne malade que sa souffrance est acceptable tant qu'elle ne contamine pas trop l'ambiance. La douleur doit rester supportable pour ceux qui ne la portent pas. C'est une règle sociale non écrite, mais très pratiquée.

Le tabou moderne autour de certaines maladies n'est donc pas l'absence de discours médical. Au contraire, il y en a partout. Le problème est ailleurs : dans la hiérarchie entre les douleurs crédibles et les douleurs suspectes, entre les corps lisibles et les corps trop ambigus, entre les trajectoires qui rassurent et celles qui épuisent l'entourage parce qu'elles ne conduisent pas proprement vers une guérison, un dépassement ou une fin.

Nous supportons mieux les souffrances qui racontent une progression.

Un diagnostic.

Un combat.

Une amélioration.

Une rechute.

Une victoire.

Ou une mort, si elle est suffisamment solennelle pour refermer le récit.

Nous supportons moins les douleurs qui restent. Celles qui n'offrent pas de conclusion. Celles qui ne transforment personne en héros inspirant. Celles qui obligent à recommencer la même explication tous les mois, toutes les semaines, parfois tous les jours. Ces douleurs-là ne sont pas interdites. Elles sont usantes pour l'ordre social. Alors on les réduit, on les doute, on les psychologise, on les encourage à devenir autre chose qu'elles-mêmes.

Une vieille personne dite « prise en charge » entre dans la même zone.

Là encore, les mots sont beaux. Ils ont même l'air irréprochables. Prise en charge. Accompagnement. Protection. Sécurisation. Adaptation. Maintien de la dignité. Autonomie encadrée. Parcours coordonné. Toute la grande literie verbale du soin social est là, bien bordée, prête à accueillir les consciences fatiguées.

Mais il faut parfois regarder ce que ces mots recouvrent.

Une personne âgée ne choisit plus l'heure de son repas. Plus vraiment ses sorties. Plus son rythme. Plus ses dépenses. Plus ses visites. Plus son niveau de risque acceptable. On lui explique que c'est pour son bien. Peut-être est-ce parfois vrai. Il ne s'agit pas de prétendre que toute protection est une violence. Ce serait idiot, donc très populaire. Il existe des fragilités réelles, des dangers réels, des besoins réels. Il existe des soignants, des familles, des institutions qui font ce qu'ils peuvent avec des moyens trop pauvres et des contraintes trop lourdes.

Mais le tabou commence exactement là où la protection devient impossible à questionner.

Dès qu'un mot positif interdit la critique, il faut se méfier.

Qui oserait être contre la protection ?

Qui oserait critiquer l'accompagnement ?

Qui oserait dire que la « prise en charge » peut parfois ressembler à une confiscation progressive de l'existence ?

Celui qui le dit passe vite pour ingrat, excessif, naïf, irresponsable ou injuste envers ceux qui aident. Et c'est ainsi que le sujet se referme. Pas par interdiction. Par déplacement moral. On ne parle plus de ce que vit la personne. On parle de la difficulté de ceux qui gèrent. On ne parle plus de sa voix. On parle de sa sécurité. On ne parle plus de sa liberté restante. On parle de son intérêt. Et comme son intérêt est souvent défini par d'autres, tout le monde peut continuer à se trouver humain.

Le tabou moderne a cette capacité : il transforme une question de pouvoir en question de délicatesse.

Il ne dit pas : « Cette personne n'a plus voix au chapitre. »

Il dit : « Il faut être prudent. »

Il ne dit pas : « Nous avons choisi à sa place. »

Il dit : « Nous avons sécurisé son parcours. »

Il ne dit pas : « Sa volonté dérange notre organisation. »

Il dit : « La situation est complexe. »

Encore ce mot. Il revient comme une nappe sur les meubles avant une longue absence.

La complexité existe, évidemment. Elle n'est pas un mensonge en soi. Les situations humaines sont souvent compliquées. Les violences intimes, les maladies, la vieillesse, le handicap, la dépendance, les rapports familiaux, les institutions, les soins, les arbitrages entre liberté et sécurité ne se résument pas en phrases simples. Il faut refuser les slogans qui transforment tout en accusation immédiate. Il faut accepter de regarder les tensions réelles.

Mais il faut aussi regarder comment le mot « complexe » est utilisé.

Parfois, il invite à penser mieux.

Parfois, il sert à ne plus penser du tout.

« C'est complexe » peut ouvrir un travail.

« C'est complexe » peut fermer une porte.

Dans beaucoup de cas, le tabou moderne ne protège pas seulement une croyance. Il protège la tranquillité d'un cadre. Il protège la possibilité de continuer comme avant sans avoir l'air indifférent. C'est pour cela qu'il préfère les formes abstraites.

Une société accepte plus facilement « les violences » que cette violence précise, avec un auteur qui dérange les catégories et une victime qui ne ressemble pas au modèle.

Elle accepte plus facilement « la maladie invisible » que cette personne qui demande des adaptations concrètes, annule souvent, fatigue les habitudes, ne guérit pas selon le calendrier attendu.

Elle accepte plus facilement « la vieillesse digne » que cette vieille personne qui veut décider encore, même mal, même lentement, même contre l'avis des gestionnaires de sa sécurité.

L'abstraction a un avantage immense : elle ne demande rien d'immédiat.

Elle permet la posture sans le coût.

On peut soutenir une cause générale sans modifier son comportement face à quelqu'un. On peut partager une publication sur l'écoute des victimes et couper court à une confidence parce qu'elle arrive au mauvais moment. On peut défendre l'inclusion et soupirer devant une personne qui a besoin d'un aménagement réel. On peut parler de dignité des anciens et traiter une décision intime comme un problème logistique.

Ce n'est pas toujours de l'hypocrisie consciente. Ce serait trop simple et, encore une fois, le réel a rarement la courtoisie d'être simple. Il y a aussi la fatigue, l'embarras, l'ignorance, la peur de mal faire, le manque de temps, les contraintes pratiques, les réflexes hérités, les angles morts collectifs. Mais les effets restent là.

Certaines réalités existent, mais elles ne sont pas autorisées à peser.

C'est cela, l'invisibilité moderne.

Ce n'est pas seulement l'absence d'information. Ce n'est pas seulement le fait que personne ne sache. Parfois, tout le monde sait assez pour ne plus pouvoir prétendre à l'innocence. Mais savoir ne suffit pas. Il faut encore accepter que ce savoir modifie quelque chose. Une attitude. Un langage. Une procédure. Une relation. Une priorité. Une distribution de crédibilité. Un confort personnel. Et c'est là que beaucoup de sociétés commencent à tousser dans leur manche.

L'invisibilité est un système de tri.

Elle décide ce qui devient central et ce qui reste périphérique.

Elle décide quelles souffrances méritent une réponse et lesquelles méritent seulement un commentaire triste.

Elle décide quels mots seront jugés crédibles et lesquels seront considérés comme excessifs.

Elle décide quelles victimes seront immédiatement lisibles et lesquelles devront fournir une sorte de dossier moral avant d'être prises au sérieux.

Elle décide quelles violences seront nommées comme violences, et lesquelles seront diluées dans des expressions plus fréquentables.

Ce tri n'est pas toujours écrit. Il n'est pas forcément décidé dans une salle avec un organigramme. Il n'a pas besoin d'être parfaitement coordonné. Il fonctionne parce que beaucoup de réflexes vont dans le même sens. Les médias veulent des récits compréhensibles. Les institutions veulent des catégories gérables. Les familles veulent éviter l'explosion. Les groupes veulent préserver leur image. Les individus veulent garder leur confort. Les causes veulent parfois protéger leur pureté narrative. Les professionnels veulent des procédures applicables. Les témoins veulent savoir quoi dire sans se sentir entraînés dans un gouffre.

Tout le monde peut avoir une raison.

Le résultat, lui, reste le même : certaines réalités sont rendues légères. Non pas parce qu'elles le sont, mais parce qu'on les empêche d'avoir du poids.

Un homme dit qu'il a été frappé. On entend une anomalie.

Une personne malade dit qu'elle ne peut plus vivre normalement. On entend peut-être une fragilité psychologique, une exagération, une mauvaise gestion de soi.

Une vieille personne refuse une décision prise pour elle. On entend un caprice, une confusion, une résistance au bon sens.

Un enfant ne formule pas clairement ce qui lui arrive. On entend du trouble, de l'imagination, de l'opposition, un problème de comportement.

Une victime se contredit. On entend un doute.

Une personne souffre trop longtemps. On entend une lassitude.

Le tabou moderne ne supprime pas ces voix. Il les fait passer dans un filtre qui retire leur puissance avant qu'elles atteignent le centre de la pièce.

C'est pour cela qu'il faut se méfier de la phrase : « Aujourd'hui, on peut parler de tout. »

En théorie, peut-être.

En pratique, certainement pas de la même manière.

On peut parler de tout si l'on accepte les formes prévues.

On peut parler de tout si l'on ne dérange pas trop les hiérarchies installées.

On peut parler de tout si l'on sait doser sa douleur.

On peut parler de tout si l'on ne réclame pas trop vite des conséquences.

On peut parler de tout si l'on transforme son expérience en matériau acceptable : témoignage inspirant, débat général, contenu pédagogique, récit maîtrisé, douleur propre.

Mais parler depuis le désordre réel, depuis l'ambiguïté, depuis l'épuisement, depuis la contradiction, depuis une position qui casse les catégories, depuis une souffrance qui n'a pas de belle forme, reste beaucoup plus difficile.

Le tabou moderne ressemble donc moins à une censure qu'à une condition d'entrée.

Il ne demande pas seulement : « Peux-tu parler ? »

Il demande : « Sous quelle forme peux-tu parler sans nous obliger à changer notre regard ? »

Et cette question est plus violente qu'elle n'en a l'air.

Car elle transforme la parole en performance. La personne qui parle doit déjà anticiper les réactions. Elle doit choisir les mots qui ne feront pas fuir. Elle doit éviter d'avoir l'air trop en colère, trop confuse, trop fragile, trop accusatrice, trop politique, trop personnelle. Elle doit se rendre audible avant même d'être entendue. Elle doit lisser les bords de ce qui l'a blessée pour ne pas blesser le confort de ceux qui écoutent.

On lui demande d'apporter une réalité difficile, mais bien emballée.

Une douleur, mais pas salissante.

Une violence, mais pas trop complexe.

Une souffrance, mais pas interminable.

Une critique, mais pas agressive.

Une demande, mais pas exigeante.

Une vérité, mais pas trop coûteuse.

C'est une forme de politesse imposée aux gens déjà abîmés. Une taxe sociale sur la douleur. Et comme toutes les taxes invisibles, elle pèse surtout sur ceux qui ont le moins de marge.

Le plus pervers est que cette mécanique peut se présenter comme raisonnable.

Il faut bien vérifier.

Il faut éviter les accusations injustes.

Il faut préserver la nuance.

Il faut tenir compte du contexte.

Il faut ne pas céder à l'émotion.

Tout cela est vrai. Tout cela peut être nécessaire. Mais une société qui exige toujours la prudence face à certaines souffrances et jamais face aux cadres qui les minimisent n'est pas prudente. Elle est orientée.

La prudence honnête protège contre l'erreur.

La prudence sélective protège contre le dérangement.

Ce chapitre ne demande donc pas de croire tout, immédiatement, sans discernement. Ce serait remplacer un problème par un autre, avec un nœud plus joli. Il demande de regarder le traitement différencié des paroles. Qui bénéficie du doute ? Qui le subit ? Qui est immédiatement considéré comme crédible ? Qui doit convaincre ? Quelles réalités sont jugées normales avant examen ? Lesquelles sont jugées suspectes avant même d'avoir été formulées jusqu'au bout ?

C'est là que le tabou moderne devient visible.

Pas dans ce qu'une société interdit officiellement.

Dans ce qu'elle rend pénible à dire.

Dans ce qu'elle autorise seulement à distance.

Dans ce qu'elle reformule dès que cela approche trop près.

Dans ce qu'elle transforme en exception pour ne pas revoir la règle.

Dans ce qu'elle appelle « sensible » quand elle veut dire « dangereux pour notre confort ».

Le panneau « interdit » a disparu.

À la place, il y a une suite de petites barrières souples.

Une gêne.

Un regard.

Un changement de sujet.

Un appel à la nuance.

Une demande de preuve excessive.

Une reformulation plus propre.

Une fatigue collective.

Un « pas maintenant ».

Un « ce n'est pas représentatif ».

Un « attention à ne pas faire d'amalgame ».

Un « oui, mais ».

Le « oui, mais » est probablement l'un des outils les plus efficaces de l'évitement moderne. Il permet d'avoir l'air d'accepter tout en retirant immédiatement de la force à ce qui vient d'être dit.

Oui, les hommes peuvent être victimes, mais...

Oui, les maladies invisibles existent, mais...

Oui, les personnes âgées doivent être respectées, mais...

Oui, il faut écouter les enfants, mais...

Oui, certaines institutions échouent, mais...

Oui, la souffrance psychologique est réelle, mais...

Chaque « mais » n'est pas illégitime. Certains sont nécessaires. Mais il faut écouter ce qu'ils font. Ouvrent-ils une précision ou organisent-ils une retraite ? Permettent-ils de mieux comprendre ou empêchent-ils de rester devant le fait ? Ajoutent-ils une nuance ou retirent-ils du poids ?

Le tabou moderne est rarement spectaculaire. Il est souvent grammatical.

Il vit dans les transitions.

Dans les modalisations.

Dans les guillemets invisibles.

Dans les adjectifs qui diminuent.

Dans les expressions qui éloignent.

Dans les mots qui rendent une réalité moins coupante.

Il sait que les sociétés contemporaines n'aiment pas se penser brutales. Alors il évite la brutalité apparente. Il préfère les procédures, les discours équilibrés, les cadres d'écoute, les phrases responsables. Il met des gants.

Et les gants servent parfois à soigner.

Mais ils servent aussi, très souvent, à ne pas laisser d'empreintes.

Voilà pourquoi il faut commencer ici.

Avant de parler des mots qui lavent le réel, des victimes gênantes, de l'aide qui domine, des institutions qui ne savent pas réparer, des silences qui arrangent, il faut reconnaître cette première chose : un sujet peut être officiellement accepté et pratiquement évité. Une réalité peut être nommée et neutralisée dans le même mouvement. Une société peut se dire consciente tout en organisant les conditions de son inconscience.

Ce qu'elle choisit de ne pas regarder n'est pas toujours caché.

Parfois, c'est là.

Au milieu de la table.

Dans la phrase interrompue.

Dans le témoignage rendu trop lourd.

Dans le corps qui ne prouve pas assez.

Dans la vieille voix qu'on recouvre de décisions bienveillantes.

Dans le silence gêné qui suit une vérité malvenue.

Tout le monde l'a vu.

Personne ne l'a vraiment laissé compter.

Et c'est souvent ainsi qu'un tabou moderne gagne : non pas en empêchant la réalité d'exister, mais en l'empêchant de peser.